

côté des traînes. Jean, sauté dans le canot, conduisait ses chiens au trot en arrière des traînes, où il avait assez de peine à les maintenir.

—Laisse les aller, dit Colas, et tiens le traîneau à côté de celle de droite.

Ayant examiné l'action des chiens pendant quelque temps :

—Passe de l'autre côté, je veux examiner l'action des chiens de l'autre traîne.

Jean qui était fier des chiens qu'il avait achetés, disait avec un air d'orgueil :

—Comment les trouvez-vous, bourgeois ?

—Beaux, très beaux.

—Vous allez voir tout à l'heure. On va les mener ainsi au trot jusqu'à la mare. Ils viennent de manger, faut pas les mener trop vite en partant.

—Nous ne pourrons pas les suivre. J'ai peur, notre canot pèse plus que leur traîne, nous sommes deux et ils ne sont qu'un par voiture.

—Laissez faire, nous verrons ; j'ai attelé le gris et la grise avec le grison sur notre traîneau ; si je vois que ça les force trop, j'attèlerai en avant ce chien noir qui nous suit, c'est le compagnon du grison, ils vont toujours ensemble. Je l'ai laissé libre exprès.

Colas considérait avec satisfaction l'allure fière et dégagée des chiens. Les deux équipages se maintenaient de front, se passant alternativement l'un l'autre, sans montrer de supériorité réelle. Quant ils eurent dépassé la mare, Jean, se tournant vers Colas lui dit :

—Le vent a l'air de tourner au nord, nous aurons, je pense, un fameux vent pour revenir ; mais si nous ne nous hâtons pas, je crains que les chiens n'aient à courir vent debout avant d'arriver. Voulez-vous, bourgeois, que je donne le signal ? vous allez voir du jeu.

—Donne le signal.

Jean qui avait pris de l'un des esquimaux une trompette en fer blanc, sonna un vigoureux laisser aller. En même temps les fouets des Esquimaux éclatèrent comme des détonations de pistolets, et les chiens partirent ventre à terre. C'était beau à voir : ces chiens qui, tout à l'heure, trottaient la tête haute, la queue recourbée sur le dos, faisaient maintenant des bonds prodigieux, la tête et le col allongés en avant, les oreilles basses, la queue droite et horizontale. Colas ne disait pas un mot et admirait ces vaillantes bêtes. Jean regardait son bourgeois en souriant de satisfaction et oubliait de laisser aller ses chiens, qui bondissaient dans leurs colliers, retenus par la puissante main de leur conducteur.

—Lâche donc tes chiens, dit Colas, nous ne pourrions jamais rattraper les traînes.

Jean lâcha les cordons en criant : hu le gris ! hu la grise ! houp ! houp ! houp ! hu grison ! Tayo ! Tayo ! Les chiens, qui ne demandaient pas mieux, s'élançèrent comme une balle. Le traîneau gagnait sensiblement sur les traînes ; bientôt il se trouva assez près, pour que Colas pût examiner chaque chien séparément, et apprécier leur étonnante vigueur. Les trois attelages étaient maintenant de front. Les Esquimaux criaient à tue-tête, tout en faisant claquer leurs fouets, les

chiens hurlaient, quelques-uns aboyaient. Jean, qui devenait de plus en plus excité par cette course vertigineuse, sonnait de la trompette à pleins poumons, puis, agitant les rênes, criait : houp mes chiens ! coure le gris ! coure la grise ! hu grison ! Tayo ! Tayo ! C'était une vraie chasse-galerie. Colas riait et s'enthousiasmait à l'unisson de la course. Jean, qui voulait passer les traînes, qui se maintenaient au même niveau, proposa d'arrêter ses chiens pour atteler le quatrième au traîneau.

—Mais nous allons perdre trop de temps, disait Colas.

—Nous gagnerons bien le temps perdu. Nous sommes trop pesants. Venez prendre les cordons pendant que je vais sauter sur la glace et atteler. Et il arrêta ses chiens.

Colas les maintint pendant que Jean passait le collier au col du chien noir, qui se laissa faire avec une visible satisfaction. En un clin d'œil les traits furent accrochés aux gances de l'attelage de grison. Jean sauta dans le canot et prit les cordons, puis, Colas s'étant remis à l'arrière, les chiens furent lancés. C'est alors que Colas put apprécier la différence que faisait un chien de plus sur une voiture trop chargée pour la course. Sans aller beaucoup plus vite, les chiens ne faisaient plus les mêmes efforts et semblaient comparativement à l'aise sans diminuer leur vitesse. Les deux traînes et le traîneau arrivèrent à la chute presque en même temps. Le vent avait viré au nord-est et augmentait sensiblement.

—Nous allons avoir une bonne brise, dit Jean. Va-t-on tourner ici sans s'arrêter ? Vous voyez, les chiens ne soufflent presque pas.

Colas sauta hors du canot, examina d'abord les chiens du traîneau, puis, après avoir fait une inspection minutieuse des attelages de chaque traîne :

—Ce sont de bons chiens, dit-il aux Esquimaux, dans la langue montagnaise qu'il parlait facilement ; pensez-vous qu'ils puissent retourner du même train ?

—Plus vite, plus vite ; vent mauvais tantôt, vent bon maintenant, chiens pas fatigués.

—Aimez-vous ces chiens ?

—Beaucoup.

—Quand pensez-vous retourner au Labrador ?

—Pas cet hiver ; l'été prochain, par eau. Pas vouloir descendre en raquettes à cause des Montagnais.

—Aimeriez-vous vous engager pour conduire les chiens cet hiver jusque dans les pays d'en haut ? nous reviendrons en mars ou avril.

—Nous voulons consulter grand Pierre avant de donner une réponse. Demain matin nous irons vous voir à la ville.

—Je vous attendrai avec grand Pierre. Il sait où me trouver ; vous pouvez reconduire les chiens maintenant ; menez-les bon train.

Quand les Esquimaux eurent pris une bonne avance, Colas fit dételer les quatre chiens de son traîneau et monter le mât du canot sans néanmoins en faire dérouler la voile ; puis, prenant la gaffe en main, il prit son poste au gouvernail.

—Saute dans le canot, maintenant, Jean.

—Et les chiens ? vais-je les lâcher ? Ils vont nous quitter, et comment retournerons-nous ?